

L'Abdelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS THE PUBLISHER... Warrant: 525 rue de Chartres...

STAMPED AT THE POST OFFICE AT NEW ORLEANS... Second Class Matter.

TEMPERATURE

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (33, 33, 33, 32).

L'ABEILLE DE DEMAIN, SOMMAIRE.

- Les Femmes Policieres. Friedland. Lettres de Lannes, Victor, Ney—14 juin 1807. La Fante de l'Adjudant. L'ame des choses, conte inédit. La Toison d'Or à Bruges. Comment on doit parler. Doléances maternelles, poésies. Contre Fortune Bon Cœur. Cuisines. La Beauté du Diable, feuilleton du dimanche, suite. Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

La Station Navale DE LA Nouvelle-Orléans.

Une nouvelle qui ne sera certes pas sans produire une très décevante impression à la Nouvelle-Orléans et dans tous les Etats du Golfe et de la vallée du Mississippi, arrive de Washington. Il paraît, s'il faut tenir pour exacte les termes de la dépêche qui l'apporte, que l'état-major général de la marine a compris dans le nouveau plan de protection des côtes des Etats-Unis la suppression des trois stations navales de Portsmouth, de Charleston et de la Nouvelle-Orléans.

RETOUR A LA LOI.

Nous lisons dans le "Temps" de Paris, sous le titre qui précède, quelques lignes qui viennent à l'appui des commentaires auxquels nous nous sommes livrés au lendemain de la crise viticole en France. L'appréciation par l'ABEILLE des incidents motivés par cette crise et auxquels le gouvernement s'est trouvé mêlé, était juste. Voici à ce sujet comment s'exprime le journal parisien :

Il y a dix ou trois ans, presque toutes les forces navales des Etats-Unis ont été rasées dans l'Atlantique. On ne jugeait pas les intentions de l'Allemagne suffisamment rassurantes et on prenait des précautions. Rien de mieux. Aujourd'hui qu'on n'est plus inquiet de ce côté et que le Japon garde une attitude plutôt désagréable, on va concentrer tous les bâtiments dans le Pacifique.

C'est une mesure à laquelle tout le monde applaudira. Mais pourquoi l'état-major général de la marine demande-t-il en même temps la suppression de trois stations navales sur l'Atlantique? Croit-il que le pays ne courra plus désormais aucun danger de ce côté et qu'il n'aura plus à y entretenir de flotte? Que les efforts du gouvernement et de l'état-major général de la marine se portent sur l'amélioration des moyens de défense sur le Pacifique, où le danger, si danger il y a, semble plus proche, on ne peut que les en féliciter, mais pourquoi vouloir détruire ce qui existe sur l'Atlantique et à été créé à grands frais et après de longues et laborieuses études qui en ont démontré la nécessité? Cela est incompréhensible et frise même l'absurdité.

Mais c'est au Congrès qu'il appartient de décider, et il s'y trouvera des hommes à vues plus hautes et à politique plus large que les membres de l'état-major général de la marine.

L'électricité

L'électricité a décidément forcé les frontières de l'empire ottoman, où jusqu'ici on avait tenu à l'écart comme le symbole et l'introduction d'un modernisme dangereux. Damas, la grande ville de Syrie, possède son réseau de tramways électriques, qui a été inauguré en février dernier. L'usine génératrice est située à El Tekeïh, à 40 kilomètres environ de Damas; la rivière Barada, la même qui traverse Damas et lui fournit l'eau potable, y actionne des turbines hydrauliques donnant 1,000 chevaux effectifs. Le courant transmis à haut voltage à Damas est transformé dans une sous-station et ramené à une tension de 560 volts pour les tramways. La même énergie sera probablement utilisée pour l'éclairage de la ville.

Depuis trois ou quatre ans, le service intérieur du port de Haidar-Pacha, situé en face de Stamboul, sur la rive asiatique du Bosphore, est équipé électriquement. Haidar-Pacha est la tête de ligne du chemin de fer de Bagdad, qui traverse des pays riches en blé et en minerais exploitables. Le gouvernement ottoman a autorisé aussi la traction électrique pour les tramways de Stamboul et de Péra, ainsi que la construction d'une usine génératrice à Salonique pour l'éclairage et l'alimentation d'un réseau de tramways. Andrinople serait prochainement une installation semblable.

PROPOS D'UN PARISIEN

Tenez-vous à savoir, écrit le spirituel chroniqueur Harduin, comment on fabrique du vin sans raisin? La question est d'actualité. Au cours de la discussion à la Chambre sur la crise viticole, un député nous a donné la recette.

Prenez du sucre, de l'eau, des lies, de l'acide tartrique et de la matière colorante, mélangez le tout et vous avez du vin. La grosse dépense est représentée par l'achat du sucre. Il en faut 1 kilogramme, coûtant 1 fr. 66, pour produire un degré d'alcool. Donc, si vous voulez fabriquer un hectolitre de vin titrant 10 degrés comme le vin national, dit de ce côté, vous dépenserez 16 fr. 60. Les autres matières ne coûtent que 90 centimes. Ainsi le prix de revient de l'hectolitre est 17 fr. 55, auxquels il convient d'ajouter le bénéfice du fabricant et des intermédiaires.

Quant on est ainsi documenté, on comprend que l'eau soit devenue la boisson à la mode. Cependant, il faut remarquer que les baveurs d'eau se rencontrent surtout dans un monde qui a les moyens de ne pas absorber des mixtures à bon marché baptisées du nom de vin. S'ils s'abstiennent malgré tout, c'est que leur coup d'œil s'arrête sur le produit et le pèril. Le bon sens va sans doute reprendre ses droits, si ce n'est déjà fait.

Ce résultat, auquel applaudiront tous les bons citoyens qu'affligeait la perspective de confites sanglantes possibles, est la démonstration que la méthode d'action à laquelle le gouvernement s'est arrêté, en dernière analyse, pour mettre fin à cette quasi-insurrection, était encore préférable à celle que préconisaient les temporisateurs systématiques. Il n'est rien comme de donner la sensation d'une volonté ferme, de dessiner nettement l'objectif et dont l'exécution sera poursuivie avec une inébranlable énergie, à l'aide d'une force publique suffisante, pour déconcerter les excitateurs de rébellion. C'est avoir triomphé plus qu'à moitié, quand on est le pouvoir armé de la loi, que d'avoir fait d'abord pénétrer dans

le bourg du Temple et réussit à gagner quelque argent, grâce à un labeur acharné, souvent en se privant de sommeil. Parfois découragée, car ses gains étaient minimes, la vue du berceau où commençaient ses fils la reconfortait. Mais il y eut des chagrin, elle dut chercher une autre occupation. Une voisine qui fabriquait des boucles métalliques pour une grande maison du boulevard Saint-Martin, la présenta un chef de la maison qui l'occupa. Comme elle n'était pas très habile, elle gagnait à peine dix francs par semaine et avec cette modeste somme elle lui faisait vivre et élever ses fils.

En route pour le pôle nord

Revenu cette année du Spitzberg, M. Wellman s'est attaché avec une énergie inlassable au succès de son expédition pour la découverte du Pôle Nord. Afin de posséder tous les atouts dans sa main, l'explorateur américain a fait entièrement refaire un dirigeable mieux approprié aux régions arctiques; il s'est muni de traîneaux spéciaux; il s'est entouré d'un état-major tout à fait compétent.

Son expédition organisée, il repartit, le mois dernier, pour le Spitzberg, et voici le télégramme qu'il adresse :

De Tromsø, 21 juin. Prithof, de l'expédition Wellman, est arrivé aujourd'hui par mer. Wellman et une partie de l'expédition ont atteint leurs quartiers de Spitzberg le 8 juin. Tout est en bonne condition. L'aéroplane n'a pas été endommagé par les tourmentes de l'hiver.

Le ballon et la partie mécanique sont arrivés de Paris en bon état. Le travail progresse rapidement. Prithof retourne pour chercher des chiens de Sibérie pour les traîneaux. Le temps est beau au Spitzberg. WELLMAN.

Un discours de Lamartine

Lamartine prononça un grand discours sur les sucres en 1837, entre "Joelya" et la "Chute d'un ange." "Joelya" et la "Chute d'un ange" étaient peu de chose à ses yeux, à côté de son œuvre politique; il affectait, en grand seigneur, de ne se considérer, au point de vue littéraire, que comme un amateur très distingué. Cependant, son discours est un discours de poète; pas un chiffre et beaucoup de phrases et de périphrases.

Ce qui est remarquable dans cette harangue, c'est le beau courage avec lequel le député de Bergues parle à ses honorables commettants du Nord, betteraviens. Il les a prévus depuis longtemps, dit-il, "qu'ils prôneraient tout pour avoir voulu tout usurper." Il reconnaît que l'équité commande de frapper le sucre indigène d'un impôt; il plaide, en arbitre, la cause de l'industrie coloniale. Lamartine aimait tous les sucres d'un même amour, ceux des îles et ceux de son département; il réconciliait la canne et la betterave sur l'autel de Trésor public.

Le style est un peu suranné. Certaines périphrases, sentent encore leur Fontaine. Il ne nous parle pas la betterave, il l'évoque noblement : "Une plante qui nous donne avec abondance, au sein même de nos demeures, une de ces substances qui changent l'alimentation de l'homme en jouissance et en salubrité." Il la célèbre encore dans sa péroraison : "Une plante que la Providence semble avoir jetée sur votre sol, comme pour vous empêcher d'avoir rien à envier aux autres climats." Tout est démodé dans ce genre oratoire. Particulièrement l'esprit d'indépendance !

Souvenir à un Disparu

Da "Ori de Paris : " Clovis Hugues, qui vient de mourir, s'était fait beaucoup de tort par sa franchise. Un jour, dans une salle de rédaction, on discutait les revendications ouvrières. Il y avait là, outre Clovis Hugues, le citoyen Camélinat et plusieurs journalistes. L'un de ceux-ci fit observer que beaucoup de revendications syndicales étaient incompatibles avec la déclaration des Droits de l'Homme.

—Té, dit Clovis Hugues, nous le savons bien, c'est ça qui nous gêne. Ah ! s'il n'y avait pas eu la Révolution française !... Il n'est pas étonnant que Clovis Hugues n'ait pu rester longtemps l'homme d'un parti socialiste moderne où le premier devoir est de savoir discipliner sa langue.

AMUSEMENTS, WEST END.

Le concert class que donné hier soir à West End par l'orchestre a été un des plus brillants de la saison, autant par le choix des morceaux que par la perfection de l'exécution. Le vaudeville a obtenu le succès accoutumé, et le public a admiré les vues si intéressantes et si variées du Kinodrome.

WHITE CITY.

"Fra Diavolo", le populaire opéra comique, a été joué hier au Casino de la White City devant un public exceptionnellement nombreux. Les artistes de la troupe Olympia ont enlevé la pièce avec un talent, un entrain et un brio qui leur ont valu de longs applaudissements. La semaine prochaine : "La Mascotte".

Sur le boulevard, entre 34 ans.

—Pour moi, dit l'un, ce qui est cause de la crise viticole, c'est que le commerce du vin est en butte à des entraves.... —Pardou, rectifie l'autre, à des bettes... raves!

L'agitation aux Indes.

Londres, 5 juillet.—Les dépêches parvenues ces jours-ci de diverses villes de l'intérieur de l'Inde démontrent que le mécontentement des indigènes s'accroît d'une façon inquiétante. Un correspondant qui a fait un long voyage dans les provinces du nord déclare que la révolte est ouvertement prêchée par des agitateurs et que les indigènes sont exercés au maniement des armes à feu.

Après avoir l'agitation était confinée à certaines classes de la société indoue, maintenant elle est à peu près générale et l'aristocratie semble prête à faire cause commune avec le peuple.

L'envoi d'une escadre dans le Pacifique.

Tokio, 5 juillet.—Le rapport de Washington annonçant l'envoi de seize cuirassés dans le Pacifique suivant les plans de l'amiral Dewey, soulève un profond scepticisme dans les milieux maritimes japonais. On fait observer que les Etats-Unis ne possèdent pas de base navale dans le Pacifique et que les puissants navires seraient en cas de guerre une proie facile pour les torpilleurs et les contre-torpilleurs.

Les accidents du 4

Chicago, 5 juillet.—La "Tribune" publie ce matin la liste des accidents survenus dans certaines villes, à la suite de la célébration du 4 juillet.

Trente-sept hommes, femmes et enfants ont été tués et 243 blessés. Le nombre des morts ne comprend pas cinq individus qui succombèrent pendant une promenade sur la lac.

A New York le nombre des morts s'élève à dix, celui des blessés à 43 dont plusieurs mortellement.

Il y a eu en outre 116 incendies dans la Grande Métropole de l'Est.

A Pittsburg dix-neuf personnes ont été tuées et une quarantaine blessées.

Springfield, Ill., trois tués; Chatham, Ill., deux tués; Aberdeen, D. du S., deux tués.

Le nombre total des blessés dans tout le territoire des Etats-Unis est inférieur à celui de l'année dernière.

Mort d'une détenue.

Columbus, O., 5 juillet.—Margaret Walsh, la plus jolie détenue du pénitencier de l'Ohio, est morte ce matin des suites d'une néphrite. Elle était déjà atteinte de cette maladie, au mois de mars dernier, lorsqu'elle arriva au pénitencier pour y purger une condamnation à trois ans de prison pour vol.

Le corps a été remis aux soins du père Kelly, chapelain catholique du pénitencier, qui s'occupera des funérailles, la mère de la détenue ayant rompu toutes relations avec sa fille.

Lorsque Margaret Walsh fut jugée à Cleveland dans le courant de l'hiver dernier, le juge lui donna le choix entre un couvent de détention et le pénitencier. Elle préféra le pénitencier.

Catastrophe.

New London, 5 juillet.—Cinq-vingt-trois des soixante-dix cadets du navire-école "Enterprise" se sont mutinés et ont refusé de regagner leur bord.

Dans une lettre adressée au capitaine Lowe les cadets se plaignent de la nourriture qui leur est donnée et demandent qu'une plus grande liberté leur soit accordée. Ne recevant aucune réponse les mutins ont envoyé deux délégués à bord de l'"Enterprise" pour s'informer de la situation. Le capitaine annonça aux messagers que les cadets pouvaient rentrer à bord ou rester à terre, à leur choix.

L'opinion d'un missionnaire sur les Japonais.

Newport, R. I. 5 juillet.—Commentant la situation américano-japonaise, le Très Rév. Sydney C. Partridge, évêque-missionnaire à Kioto, Japon, s'est exprimé en ces termes :

"En dépit de toutes les idées et rapports contraires il n'y a pas la moindre évidence au Japon d'un orgueil national résultant de la victoire sur la Russie. Au contraire, le terrible sacrifice de vies et le coût de la guerre sont présents à la mémoire de tous les Japonais et les rendent humbles à un remarquable degré. Le pays est maintenant ouvert à tous les étrangers.

"Nous avons toujours été les meilleurs et les plus sincères amis du Japon, et il faut espérer que cette amitié ne sera pas rompue".

Feuilleton

— DE —

L'Abelle de la N. O.

No. 23 Commencé le 5 Juin 1907

L'ES

CRIMES D'UN HEROIS

PAR THEODORE CAHU

PREMIERE PARTIE

XXI

LA MENDIANTE DES CHAMPS-ELYSEES.

(Suite.)

—J'y suis venue autrefois. —Avez-vous marié ? —Non... avec des amis de ma famille.

Cette curiosité exagérée lui devint rapidement égale. Elle craignait son rival que l'on ne découvrit son vrai nom. Elle resta quinze jours et résolut de s'en aller à Paris, ce refuge de tous les déshérités, où les vaincus de la vie trouvent un asile discret sinon protecteur.

Perdue dans la foule immense à travers laquelle ils passent inconnus et solitaires, ils essaient d'oublier, de se faire oublier et ils n'ont même pas besoin de se cacher, car la foule est une sorte de déceur.

On se côtoie sans se reconnaître. On se cherche sans se rencontrer. On disparaît sans attirer l'attention. On revient sans être vu.

Mme de Hautmont avait emporté un peu d'argent qui, au début, lui aidait à vivre. A Orléans, elle était descendue dans un hôtel très modeste; à Paris, elle loua un petit logement dans un quartier éloigné du centre, rue des Pyrénées, au no 338, en plein Belleville.

Et elle avait choisi cette rue plutôt qu'une autre dans ce quartier, c'est en raison de son nom : rue des Pyrénées. Les Pyrénées, c'était Luchon ! Luchon, c'était le doux souvenir !

Pour elle, ce mot "Pyrénées" flamboyait comme un soleil. Il protégeait, croyait-elle, la naissance de l'enfant. Elle était malheureuse. Deux raisons au-

dessus pour faire exposer cette inoffensive supériorité. Dans ce quartier populaire, elle ne risquait pas de rencontrer d'anciennes connaissances, des amis que leurs plaisirs ou leurs affaires pouvaient amener à Paris.

Le logement était situé au sixième étage d'une de ces grandes bâtisses parisiennes qui abritent les ménages peu aisés. Elle le meubla simplement. Le strict nécessaire, plus un berceau pour l'enfant qui allait naître.

Un mois après elle accoucha d'une fille qu'elle voulait nourrir elle-même, et dans les premiers jours de sa maternité sa joie d'être mère lui fit oublier ses chagrins, sa terrible situation.

Bientôt ses ressources s'épuisèrent. L'installation, si modeste qu'elle fût, les soins de la sage-femme, les besoins journaliers, avaient profité une forte brèche à sa bourse. Bravement, elle chercha de l'ouvrage. Elle savait coudre et pensait qu'une femme laborieuse pouvait facilement gagner sa vie avec son travail. Après s'être renseignée, en consultant les affiches spéciales placées journalièrement aux portes des maisons, et les listes d'offres d'emploi épinglées aux barrières des maisons, elle commença ses démarches. La chance la favorisa au début.

Elle trouva du travail chez une grande couturière du fau-

bourg du Temple et réussit à gagner quelque argent, grâce à un labeur acharné, souvent en se privant de sommeil. Parfois découragée, car ses gains étaient minimes, la vue du berceau où commençaient ses fils la reconfortait. Mais il y eut des chagrin, elle dut chercher une autre occupation.

Une voisine qui fabriquait des boucles métalliques pour une grande maison du boulevard Saint-Martin, la présenta un chef de la maison qui l'occupa. Comme elle n'était pas très habile, elle gagnait à peine dix francs par semaine et avec cette modeste somme elle lui faisait vivre et élever ses fils.

Deux ans passèrent ainsi. Sa beauté se ressentait de ce labeur incessant, des privations qu'elle s'imposait pour que la fille ne manquât de rien. L'exercice de fatigue et le déclin des forces l'obligeaient à se ménager davantage, à ne plus veiller aussi tard. Parfois elle ne put rendre à temps le travail commandé, et peu à peu on cessa de lui en donner. Seul le fabricant de boucles lui resta fidèle, mais ce travail ingrat et minutieux qui ruina sa vue, lui procurait à peine de quoi se pas nourrir de pain. Elle entrevit la misère à courte échéance.

La misère... Elle se la craignait pas pour elle-même, résignée qu'elle était à toutes les souffrances, mais

pour sa fille. Bientôt il lui fut impossible de payer son loyer. Le propriétaire prit patience au début. Il s'était présenté lui-même avec sa quittance, et voyant un locataire si triste, si affaibli, avec un tel air de distinction qui ne l'avait jamais quittée, il lui accorda du temps.

—Je vois bien, ma petite dame, qu'il n'est pas de votre faute, lui dit-il. Vous êtes encore malade et il vous faut nourrir l'enfant !... J'attendrai, seulement je ne pourrai pas attendre longtemps.

Oléantine ne sachant plus que devenir se présenta au bureau de bienfaisance avec sa fille. Après d'interminables démarches, des formalités sans nombre, inscrite au bureau de l'arrosage, elle eut droit par semaine à un pain de trois livres, et à cinq francs par mois.

Puis comme les termes impayés s'accumulaient, le propriétaire se laissa et donna congé pour la fin du mois.

—Je ne peux vous garder plus longtemps, lui dit-il, je ne vous réclame rien, mais moi aussi j'ai besoin de vivre. Pour cela il faut que l'on me paye mes loyers.

—Vous avez été très bon pour moi, monsieur, je vous remercie beaucoup... Si un jour je puis vous payer, je le ferai.

Elle se la craignait pas pour sa fille. Elle la regardait avec une obsession. Un peu de charbon, dans la chambre bien close et ses misères étaient finies.

C'est la ressource suprême des malheureux fatigués de souffrir. Toutefois, avant de se décider, elle essaya encore de lutter, d'utiliser le répit qui lui était accordé.

Elle chercha de nouveaux de l'ouvrage. Sa figure pâle, ses vêtements minables la firent repousser. On craignait qu'elle ne revint plus, qu'elle ne gardât les objets qui lui seraient confiés, afin de les vendre et d'employer l'argent, ou qu'elle se mourût.

On le lui dit, durement par fois. Alors, écorchée, folle de désespoir, elle eut la pensée d'écrire à son frère... ses tourments seraient finis.... La honte et l'orgueil la retinrent.

—Non ! plutôt mourir ! pensa-t-elle. Si j'ai lutté, souffert jusqu'à aujourd'hui afin d'écrire une honte à notre famille, ce n'est pas pour faiblir au dernier moment.

Le mois s'écoula. Sa résolution, fat prise. Elle prépara le sachet, habilla sa fille pour la dernière fois et la conduisit sur les grands boulevards.

Elle se la craignait pas pour sa fille. Elle la regardait avec une obsession. Un peu de charbon, dans la chambre bien close et ses misères étaient finies.

C'est la ressource suprême des malheureux fatigués de souffrir. Toutefois, avant de se décider, elle essaya encore de lutter, d'utiliser le répit qui lui était accordé.

Elle chercha de nouveaux de l'ouvrage. Sa figure pâle, ses vêtements minables la firent repousser. On craignait qu'elle ne revint plus, qu'elle ne gardât les objets qui lui seraient confiés, afin de les vendre et d'employer l'argent, ou qu'elle se mourût.

On le lui dit, durement par fois. Alors, écorchée, folle de désespoir, elle eut la pensée d'écrire à son frère... ses tourments seraient finis.... La honte et l'orgueil la retinrent.

—Non ! plutôt mourir ! pensa-t-elle. Si j'ai lutté, souffert jusqu'à aujourd'hui afin d'écrire une honte à notre famille, ce n'est pas pour faiblir au dernier moment.

Le mois s'écoula. Sa résolution, fat prise. Elle prépara le sachet, habilla sa fille pour la dernière fois et la conduisit sur les grands boulevards.